

## VIII. — LA SEMOIS MOYENNE.

*Chiny et ses comtes. — Les passeurs réunis. — En radeau.*

*La Cuisine. — La Forge Roussel. — Pierre Napoléon aux Epioux.*

*Notice historique.* — L'histoire des comtes de Chiny a occupé plus d'un chroniqueur. Le R. P. Jean Berthollet y a consacré une partie importante de ses huit volumes in-4° sur le Luxembourg. Jeantin a écrit une « Histoire du comté de Chiny et des pays Haut-Wallons », en deux volumes, et deux autres volumes de « Chroniques pour servir à l'histoire de l'ancien comté de Chiny ». Jean d'Ardenne écrit à ce propos : « Chiny a eu en notre (XIX<sup>e</sup>) siècle son historien enthousiaste : M. Jeantin, président du tribunal de Montmédy. Ces écrits sont d'une boursouffure naïve bien amusante; le comte de Chiny acquiert, là-dedans,

les proportions de l'empire romain. C'est le sentimentalisme historique poussé jusqu'à la démente. Et un style assorti. » Le brave président, il faut l'avouer, a fait parfois dérouler les « faits et gestes » de ses héros sur une scène où les légendes viennent s'ajouter aux faits authentiques pour former une sorte de monument qui domine toute l'histoire locale. Il est enthousiaste ! Où est le mal ? Quand on a étudié en détail l'histoire des comtes de Chiny, il faudrait être ou très blasé ou fort indifférent pour ne pas les admirer. Si leur comté n'avait pas les proportions d'un empire, les œuvres vraiment grandioses qu'ils ont aidé à y instaurer ont d'autant plus d'éclat. Et les bienfaits que leur doit la population du pays gaumet se sont répercutés jusqu'à nos jours.

Aussi le R. P. Goffinet, ce docte jésuite, l'historien aussi érudit que consciencieux des comtes de Chiny, a terminé sa volumineuse histoire si bien documentée (550 pages in-4<sup>o</sup>) par l'épilogue rimé que voici :

Je n'ai pas expliqué qu'en maints sacrés parvis,  
Pour ses vieux bienfaiteurs une foule unanime  
Immole, tous les ans, l'adorable victime,

Depuis cinq siècles accomplis.

Est-il rien cependant, dans toute notre histoire,  
Qui soit plus digne de mémoire ?

Je n'ai pas révélé, ne l'osant pas encor,  
Que, dans son pur cristal, la Semois tortueuse  
Et, sur ses bords fleuris, la Chièrre bourbeuse

Recèlent des pépites d'or,

Dont sera décoré, par la reconnaissance,

Le roc où Chiny prit naissance.

\* \* \*

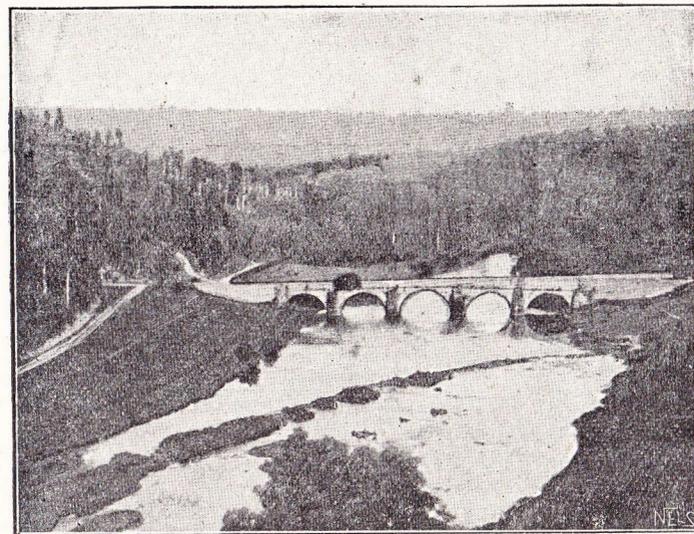
Après la mort de Charlemagne, son vaste empire ne tarda pas à s'ébranler. Trois royaumes se formèrent (traité de Verdun, 843) et, avant la fin du siècle, ces trois royaumes étaient eux-mêmes démembés et sept Etats naissaient de leurs débris (diète de Tribur, 887). La division ne devait pas s'arrêter; bientôt chacun de ces Etats se trouva lui-même morcelé en un grand nombre de petits domaines presque indépendants. « Au lieu de ro's, on a des roitelets, dit le diacre Florus, et au lieu de royaumes, des morceaux de royaumes. »

Deux causes avaient amené ce morcellement. D'une part, les peuples de races différentes que Charlemagne avait rangés sous son sceptre, les Français, les Allemands, les Italiens, n'avaient plus voulu relever d'un même maître. De l'autre, aucun des princes, chefs des nouveaux Etats, n'était assez obéi pour maintenir la paix publique, ni assez fort pour dé-

fendre le pays contre les pirates normands ou sarrasins. Chacun songea donc à se protéger soi-même; tous les propriétaires du sol s'enfermèrent dans des forts, où ils se regardèrent comme à peu près indépendants, si bien qu'on peut dire que l'empire de Charlemagne s'était émietté en une multitude innombrable de châteaux.

Le comté de Chiny fut un démembrement de celui d'Ardenne en faveur d'*Arnulphe de Bourgogne*, aussi appelé *Arnould de Granson*, gendre de Ricuin, comte d'Ardenne.

1<sup>er</sup> comte. — *Arnulphe I<sup>er</sup>* régna de 941 à 982.



Chiny. — Pont Saint-Nicolas.

Il fit bâtir un château en 945 et la ville de Chiny, qu'il entourait de murailles.

2<sup>e</sup> comte. — *Othon I<sup>er</sup>* (982-1013) lui succéda.

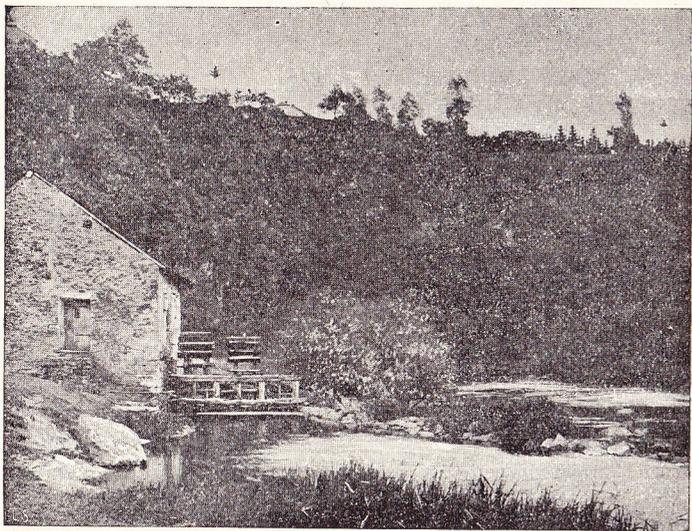
Il construit la forteresse de Warcq (1). Il eut des démêlés avec Adalbéron, archevêque de Reims.

3<sup>e</sup> comte. — *Louis I<sup>er</sup>* régna de 1013 à 1030.

4<sup>e</sup> comte. — *Louis II*, de 1030 à 1068, venge la mort de son père, Louis I<sup>er</sup>, traîtreusement assassiné par ordre de Gozelo, duc de Lorraine, sur le mont de Saint-Vanne.

(1) Sur la Meuse, près de Mézières-Charleville.

5<sup>e</sup> comte. — *Arnulphe II* (1068-1106) était avoué de l'église de Longlier; épouse Adelaïde de Montdidier et Roussy; fonde le prieuré de Pries; protège l'abbaye de Saint-Hubert; fonde celle d'Orval. Il eut des démêlés avec l'évêque de Liège et se saisit de lui. Intervention du pape Grégoire VII. En 1094, Arnulphe II se rendit au château de Bouillon, à l'invitation du duc Godefroid. C'est alors qu'il apprit de la bouche de ce héros la résolution prise par lui de marcher à la conquête du tombeau de Jésus-Christ. En 1097, on retrouve le comte Arnulphe II entièrement absorbé dans l'œuvre principale de sa vie, celle des fondations



Chiny. — Le moulin.

pieuses. A cette époque, disent les auteurs des *Annales de Trèves*, la maison de Chiny était à l'apogée de sa gloire, tant au point de vue militaire que religieux (*Chiniaci comitum... praecipua hoc tempore et militiae et religionis laus enituit*. Brow, et Masen. Tom. I, p. 571, Hist. trev.). Deux fils d'Arnulphe marchaient avec Godefroid de Bouillon à la conquête des saints lieux. Arnulphe fonde, en 1097, le prieuré de Chiny et prend l'habit religieux.

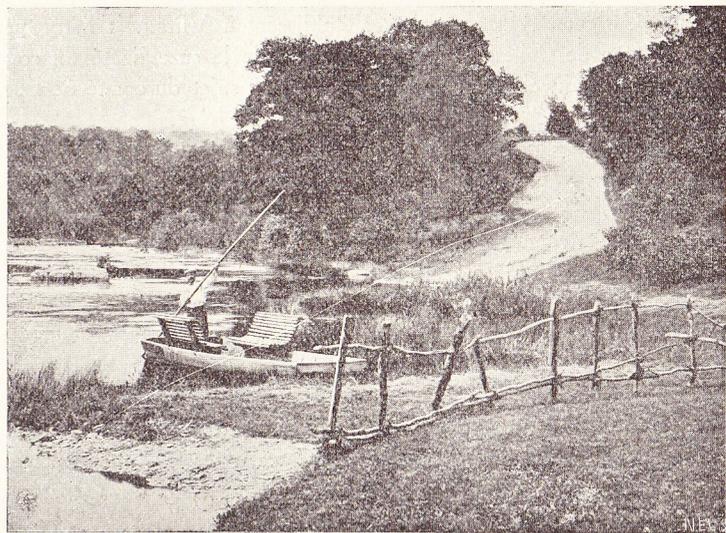
6<sup>e</sup> comte. — *Othon II* (1106-1125) épouse Alix de Namur. Il introduit à Orval des chanoines réguliers. Sa piété était grande et il combla son peuple de bienfaits.

7<sup>e</sup> comte. — *Albert* (1125-1162) épouse Agnès de Bar, introduit à

Orval des religieux cisterciens. Il était très dévoué aux maisons religieuses. Parti pour la Palestine, il y fit de nombreux exploits. Il revint mourir dans l'exercice de nouvelles bonnes œuvres.

8<sup>e</sup> comte. — *Louis III* (1162-1189) se dévoue également à toutes les bonnes œuvres, prend la croix et meurt à Belgrade.

9<sup>e</sup> comte. — *Louis IV* (1189-1227), encore en bas âge, a pour tuteur Thierry de Mellier, fait plusieurs donations à l'abbaye d'Orval, épouse Mathilde d'Avesnes, affranchit Avioth et meurt en ne laissant pour lui succéder qu'une fille.



Chiny. — Gué de la scierie; Mercatoris en radeau.

10<sup>e</sup> comte. — *Seconde dynastie : la maison de Looz*. — *Arnulphe III* (1227-1268) épouse l'héritière du comté de Chiny, bâtit Montmédy et contracte alliance avec le comte de Luxembourg. Il affranchit Breux, Esclapi et Montmédy.

11<sup>e</sup> comte. — *Louis V* règne de 1268 à 1299. Il épouse Jeanne de Bar, a un conflit avec le comte de Luxembourg, Henri II. Affranchissement de Virton, Montlibert, Florenville, Vance, etc. Il établit un marché hebdomadaire à Géroville. Sa femme et ses enfants le précèdent au tombeau. Il laisse le comté à son neveu.

12<sup>e</sup> comte. — *Arnulphe IV*, qui était comte de Looz et avait épousé Marguerite de Vianden. Il régna de 1299 à 1310. Affranchissement

d'Ethe et de Lacuisine. Il accorda des privilèges aux bourgeois de Chiny.

13<sup>e</sup> comte. — *Louis VI* (1310-1336) épouse Marguerite de Lorraine, veuve de Guy de Flandre ou de Namur. Il va au secours de l'évêque de Liège. Irritation des comtes de Flandre et de Namur. Le comte et la comtesse meurent sans enfants.

Le comté entra dans la *maison des Heinsberg*, qui donna le

14<sup>e</sup> comte. — *Thierry* (1336-1350), légitime héritier des comtes de Chiny. Cunégonde de la Marck fut sa femme. Le chapitre de Liège met opposition quant au comte de Looz et les difficultés relatives à ce comté croissent sans cesse. Le comte vend les prévôtés de Virton et d'Ivoix (Carignan). Les croisiers s'établissent à Virton. Thierry perd son fils. Jean de Bohême acquiert la moitié de la suzeraineté du comté de Chiny. De nouvelles difficultés surgissent au sujet du comté de Looz. Thierry cède, en 1350, le comté de Chiny à son frère.

15<sup>e</sup> comte. — *Godefroid I<sup>er</sup>*, qui constitue la 2<sup>e</sup> maison de Looz avec son successeur.

16<sup>e</sup> comte. — *Godefroid II* (1361-1363), lequel vend à Arnulphe de Rummen les comtés de Looz et de Chiny.

17<sup>e</sup> comte. — Il régna sous le nom d'*Arnulphe V* de 1363 à 1365 et forme la 7<sup>e</sup> maison seigneuriale de Chiny : *celle de Salm*. Il achète le douaire de sa tante Philippine de Fouquemont et vend le comté de Chiny à Wenceslas, duc de Luxembourg.

A partir de ce moment, le comté de Chiny n'existait plus que de nom; dans la réalité, il était devenu partie intégrante du duché de Luxembourg. Seulement, Wenceslas et tous ses successeurs, ducs, rois ou empereurs, ne cessèrent, jusqu'à la grande Révolution française, de se parer du titre de comte de Chiny.

Bien que la famille régnante de Chiny ait disparu de nos contrées depuis plus de cinq cents ans, sa mémoire n'a pas cessé d'y être en vénération. Avant la Révolution française, il était d'usage, dans beaucoup de paroisses, de célébrer annuellement un service funèbre pour ceux que l'on appelait partout « nos anciens bienfaiteurs ». Aucune fondation n'existait cependant; mais, aux yeux du peuple, c'était un devoir bien naturel, celui de la reconnaissance. Ce pieux usage, aussi honorable aux obligés qu'aux bienfaiteurs, n'a pas été complètement anéanti par les bouleversements et les rapines de la Révolution.

\* \* \*

Le domaine patrimonial des comtes de Chiny était formé de la majeure partie des cantons actuels de *Florenville*, de *Neufchâteau*, d'*Etalle*, de *Virton*, de *Montmédy* et de *Carignan*. Il comprenait, en outre, certaines

terres situées vers le nord, sur les deux rives de la Meuse, notamment celle de *Warcq*, près de *Mézières*, et celle de *Givet*. Ces terres ne confinaient pas au comté de Chiny proprement dit; le comte ne pouvait donc les visiter sans passer sur celles des comtes ou princes voisins.

A part ces enclaves, le comté de Chiny comptait environ 8 lieues ou 40 kilomètres du nord au sud et un peu plus de l'est à l'ouest. Il comprenait, entre autres, les localités suivantes, qui en jalonnent assez bien les limites : *Flohimont*, petit village au nord de Neufchâteau, *Massul* et *Chêne* en partie, *Witry*, peut-être *Fauvillers* et même *Martelange* en partie, puisque ces localités jouissent encore du droit d'usage dans l'ancienne forêt de Chiny; ensuite *Mellier*, *Marbehan*, *Rulles*, *Habay*, *Vance*, *Chantemelle*, *Belmont*, *Virton*. A partir de Virton, la frontière suivait très probablement le cours du *Ton* et de la *Chiers* jusqu'à l'ancien domaine carlovingien de *Douzy*, puis se repliait vers l'est pour passer entre *Muno* et *Chassepierre*, pour s'engager ensuite, non loin de *Sainte-Cécile*, dans des anfractuosités pittoresques, peu différentes sans doute de celles qui limitent encore aujourd'hui les terres dites de l'ancien duché de Bouillon, et, au sortir de ce dédale, pour remonter vers notre point de départ.

Louis XIV, s'annexant le comté de Chiny, apprit au monde étonné que le marquisat d'Arlon faisait aussi partie de ce comté, de même que Bourglinster (grand-duché de Luxembourg), Laway-Comblain, la seigneurie d'Aywaille (Liège), en un mot, les diverses parties du duché de Luxembourg, et même, à ce qu'il paraît, le marquisat de Franchimont, ce qui fit dire à un paysan « zwanzeur », interrogé par un officier jusqu'où s'étendait le comté de Chiny : « Il comprend la moitié du monde et l'autre moitié en dépend ! »

Le comté de Chiny comptait 246 chefs-lieux, 57 châteaux et 1,412 villages. Les seigneurs de *Jamoigne*, de *Vance*, de *Villemont*, de *la Val*, de *Cugnon*, de *Martilly*, de *Bertrix*, d'*Orgeo*, de *Sainte-Marie*, d'*Herbeumont*, etc., étaient vassaux des comtes de Chiny.

\* \* \*

Chiny était-il habité sous les Romains? Oui, et une de leurs grandes chaussées y passait. La chaussée romaine dite « *Brunehaut* » reliait Reims à Trèves par Mouzon, Carignan, Izel, Bellefontaine, Arlon. A mi-chemin entre Carignan et Izel, sur le territoire français, bifurquait une chaussée vers Cologne, passant par Florenville, *Chiny*, Suxy, Asseinois, Morhet, Mande-Saint-Etienne, Limerlé. D'Izel, une autre chaussée rejoignait la première à *Chiny*. Les deux tronçons de chaussée de Flo-

renville et d'Izel suivent à peu près les chemins encore actuellement utilisés pour se rendre à Chiny : ce sont donc des chemins vénérables.

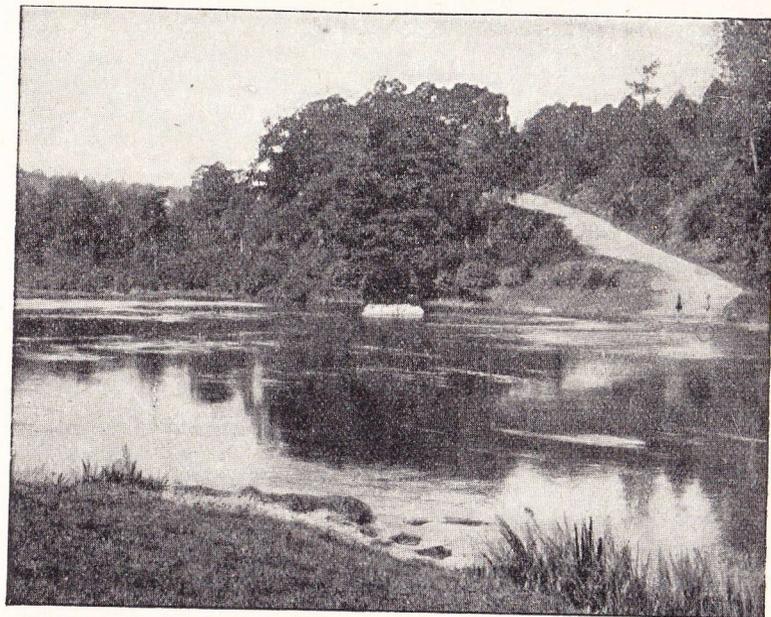
On a trouvé à Chiny divers objets des époques romaine et franque : monnaies romaines, sépultures avec urnes gallo-franques et poteries franques. En 1902, M. Forget-Bertrand, en remuant la terre de son jardin, a trouvé une pièce de monnaie de la dimension d'un louis d'or, de la période constantine. Elle porte, d'un côté, l'effigie de Constantin, entourée de l'inscription : IMP. CONSTANTINUS AUG.; au revers, on voit un génie portant d'une main un globe, de l'autre une torche, et, tout autour, l'inscription suivante : SOLI INVICTO COMITI. La maison et le jardin de M. F. Forget se trouvent sur l'emplacement même de l'ancien château des comtes.

Reportons-nous, par la pensée, à Chiny dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. Le site est admirable de solitude, de grandeur imposante et sauvage. Le murmure du vent dans les forêts qui s'y étagent se mêle au bruit des flots de la Semois dans son lit encaissé; on dirait la mer qui se brise contre le rivage. Quels cercles décrivent dans le ciel ces oiseaux de proie qui ont leur aire dans la montagne! Quel chant des oiseaux dans les feuilles! Quel bourdonnement des insectes sous les herbes! N'est-ce pas la grande voix de la nature en contemplation devant son auteur? Jamais lieu solitaire ne fut plus propice au sentiment poétique des harmonies du monde.

Au milieu du X<sup>e</sup> siècle, le *château* des comtes de Chiny s'élevait sur un plateau couronnant une éminence relativement peu élevée, mais entourée d'une profonde vallée et de hautes collines boisées. Sa force consistait principalement en plusieurs tours reliées par une enceinte de murailles d'une prodigieuse épaisseur; des fossés profonds l'isolaient vers le plateau. Au pied du roc étaient de grasses prairies et l'œil découvrait, du haut des tours, une plaine couverte de moissons. Les grandes forêts qui formaient le domaine du comte fournissaient au château du bois et du gibier en abondance.

Descendons maintenant au *bourg* ou *ville neuve*, amas de maisons basses et serrées, alignées sans beaucoup d'ordre, du milieu desquelles s'élève l'église, dominée elle-même par son clocher. La primitive église de Chiny avait été construite en 980 en style roman, sur l'ancien cimetière qui existe encore actuellement. Des rues fortueuses et étroites conduisent à la place publique, sur laquelle ouvrent les boutiques de quelques marchands et les ateliers de diverses industries. La plupart des autres maisons semblent habitées par des paysans, qui se sont réunis dans une pensée d'assistance mutuelle contre les dangers du dehors. C'est l'image-type d'un des nombreux bourgs féodaux de ces temps-là.

Voilà donc le village ou bourg formé auprès du château. La nécessité de se défendre contre l'ennemi le fit ceindre de murailles et d'ouvrages. C'est Arnulphe I<sup>er</sup> qui fit fortifier la ville naissante. La population, laborieuse et dépendante, s'aggloméra dans ce lieu de refuge, et le seigneur eut bientôt besoin pour suffire à sa tâche de se choisir des assesseurs parmi les villageois; ce furent comme les magistrats de la cité nouvelle. C'est le comte Arnulphe IV qui affranchit les habitants de Chiny. Ils furent exempts d'impôts et gouvernés par une sorte de jury.



Chiny. — La Semois.

Comme siège de la justice seigneuriale à tous les degrés, la petite ville de Chiny possède un local de réunion du corps de justice avec prison attenante.

Lorsqu'en l'an X de la République française, la justice fut transférée à Neufchâteau, institué chef-lieu de l'arrondissement, le local de Chiny, avec ses annexes, fut revendiqué par l'Etat comme bien national et ensuite vendu.

La vente eut lieu à Luxembourg, le 20 juillet 1812; l'acte porte :  
« L'ancienne prison de Chiny, provenant de l'ancien gouvernement, tenant du levant à l'aisance communale, du couchant à Michel Delaisse,

du midi à l'aisance communale et du nord à la maison communale de Chiny, à laquelle elle est contiguë.

» Le dit bâtiment est composé d'une place et de deux cachots au rez-de-chaussée, de deux chambres et d'un grenier au-dessus, le tout couvert en ardoises et détérioré. »

Adjugée, après plusieurs surenchères, au sieur Remacle-Joseph Collette, demeurant à Neufchâteau.

\* \* \*

Aujourd'hui, la prison, rachetée par la commune de Chiny, sert de bûcher au bureau communal. Les fenêtres sont encore garnies de leurs barreaux.

Non loin du village se trouve le lieu dit *A la potence*.

\* \* \*

*Itinéraire et description.* — Maintenant que le lecteur est initié à l'histoire des comtes de Chiny, histoire dont je n'ai pu donner qu'un résumé par trop sommaire, faute de temps et de place, et qu'il peut se faire une idée assez exacte des diverses phases du Chiny primitif, le temps est venu de conduire le touriste dans le Chiny actuel.

En sortant de la station de Florenville, on longe, par la droite, les palissades qui clôturent la gare; on passe sous le pont du chemin de fer, laisse le pont de Lacuisine à gauche pour prendre, près de l'hôtel Jacoby, le chemin montant conduisant à Chiny. Distance : 4 kilomètres. (A 1 kilomètre du pont de Lacuisine, à gauche, se présente un chemin forestier d'une longueur de 2 à 3 kilomètres qui rejoint le chemin direct aux premières maisons de Chiny.)

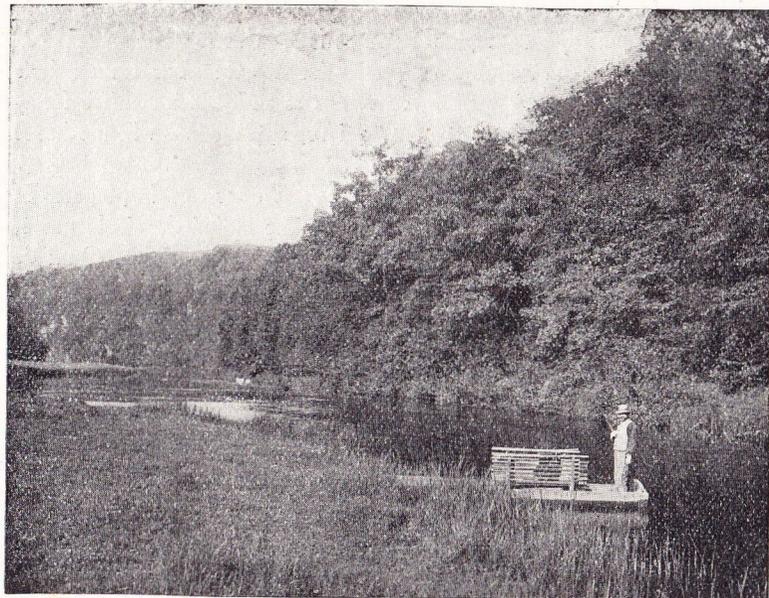
Les chemins vicinaux menant à Chiny, soit du sud, soit du nord, quoique bons, ne valent pas les nombreuses belles routes qui, ailleurs, sillonnent le Luxembourg. Ce contraste prépare l'esprit au spectacle de ruine et de décadence que va nous offrir l'antique résidence des seigneurs de la contrée. Jetez de temps à autre un regard en arrière, vers Florenville; belle vue. Arrivé sur le plateau, la vue s'étend en amont de la Semois jusqu'aux villages d'Izel, Moyen, Jamoigne et les Bulles.

Les premières maisons de Chiny occupent le sommet de la côte; le terrain va ensuite en s'abaissant un peu jusqu'aux rochers à pic qui supportaient le château.

De ce château, il ne reste plus une pierre; les Français l'ont détruit au XVII<sup>e</sup> siècle. L'emplacement est occupé aujourd'hui par toute une série de pauvres maisons. L'une d'elles, moins rustique et moins déla-

brée que ses voisines, semble avoir aussi été bâtie avec des matériaux moins grossiers; la porte d'entrée annonce même certaine prétention architecturale, et je me demande si le vieux manoir n'aurait pas fourni les éléments de cette construction.

Pour être complet, donnons l'étymologie de *Chiny* : ce nom viendrait de *Kin*, en allemand *Kien*, mot qui désigne un arbre résineux, de manière que *Chiny* ou *Kiny* devrait son nom à un bois de sapin, comme *Fays* rappelle un bois de hêtre. Il y a encore, sur la Semois, plusieurs



Chiny. — Le « gouffre aux Rousses » dans les gorges vers Lacuisine.

autres lieux-dits portant le nom de Chiny, notamment : près de Conque et non loin de Dohan. D'autres prétendent que Chiny dérive de *Chenil*, lieu où logeaient les officiers d'une vénerie avec leurs gens et leurs meutes. Enfin, d'autres encore font venir *Chiny* de *Cynégésie*, mot qui désigne une chasse aux chiens.

*Chiny* est une ville de 863 habitants, le double de cette autre ville lilliputienne du Luxembourg : Durbuy. Ce titre de ville est purement honorifique et on raconte qu'avant 1830, le bourgmestre d'alors, comprenant sans doute l'étrange effet de ce nom de ville conservé à l'agglomération rustique qu'il avait l'honneur de gouverner, demanda un jour

à S. M. Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas de bien vouloir la transformer en modeste village : « Chiny a été ville autrefois et restera ville », répondit le roi.

Voici comment J. d'Ardenne décrit Chiny :

« Deux rues, aux alignements capricieux, s'inclinant parallèlement vers la rivière. En haut, une église à fronton, à clocher trapu, d'aspect ridicule (elle a remplacé en 1829 une bonne petite église romane); au bas, l'emplacement du manoir des comtes avec quelques débris au ras du sol, puis le coteau à pic, trois ou quatre ruelles accessoires : c'est ce qui reste de l'antique place forte de Chiny, laquelle était emmurillée dès le X<sup>e</sup> siècle. Ce n'est plus qu'un village dont la physionomie, en automne, acquiert un pittoresque particulier à cause des tas de bois amoncelés devant chaque maison, en vertu des antiques franchises forestières, restes de la loi de Beaumont, qui fut appliquée de bonne heure en ce pays. »

A propos de l'église de Chiny, il est à remarquer que la plupart des églises du Luxembourg, bâties dans la première moitié du siècle passé, où l'architecture paraît avoir été en décadence, sont horribles. Ceux de ces monuments qui s'élèvent dans des sites charmants doivent nécessairement faire tache. Quelques-uns sont construits sur le modèle du Panthéon, style qui ne convient pas du tout à nos montagnes. Jérôme Pimpurniaux, un des pères du tourisme chez nous, écrivait un jour : « Je voudrais connaître, pour avoir le plaisir de lui tordre le cou, s'il vit encore, le maudit maçon qui a, si misérablement, hellénisé ce pays. » Je tais le nom de l'architecte de Luxembourg qui a conçu, dans un moment d'aberration, les plans de l'église de Chiny afin qu'il ne passe pas à la postérité comme Erostrate — cet autre insensé — incendiaire, celui-ci, du temple d'Ephèse.

Le portail de l'église de Chiny est caché par le modeste hôtel de ville, blasonné aux armoiries des anciens comtes, et ce n'est pas un mal. Mais l'effet est assez singulier en entrant dans la localité. L'intérieur de l'église est propre et coquet. Les meubles sont de bon goût et cela rachète ce que l'extérieur a de disgracieux.

La partie de Chiny entourant l'église est presque élégante, n'était cet alignement de copieus tas de fumier.

Chiny possède de belles écoles et un bon lavoir public. On voit que les édiles contemporains, après les comtes du moyen âge, ont fait ce qu'ils ont pu avec les ressources dont ils disposaient.

Allons jeter un coup d'œil du côté du vieux pont. Pour cela, nous traversons la localité et tournons à droite pour gagner la route descendante. Bientôt une ravissante petite chapelle gothique, dédiée à Notre-

Dame de Luxembourg, admirablement campée sur le roc dans une position élevée, séduit le regard. C'est un lieu de pèlerinage et chaque année, le quatrième dimanche après Pâques, on transporte, en grande cérémonie, la statue de la Vierge à l'église de Chiny et, huit jours après, on la ramène processionnellement dans la petite chapelle.

Notre chemin descend de plus en plus et atteint le pont à quelques centaines de mètres en amont du village. Ce pont (1), de sombres coloris, qui est formé de cinq arches en pierre, peut compter parmi les plus anciens de la vallée.

Appelé *pont Saint-Nicolas*, il fut construit aux frais des anciens comtes, et avait été cédé aux communes de *Chiny*, *Lacuisine*, *Suxy*, *Straimont* et *Assenois*, à charge par elles de l'entretenir. Et pour assurer aux propriétaires les revenus suffisant à liquider ces dépenses, le comte leur avait accordé le bois du *Hat* (rive gauche de la Semois, entre Chiny et Lacuisine), dont les produits recevaient par le fait de la donation une destination spéciale et exclusive.

Or, les communes ont toujours accepté les revenus et ajourné les dépenses, si bien qu'aujourd'hui le pont tombe de vétusté. Sa disparition serait un mal pour le paysage : le vieux pont, avec sa patine curieuse, s'identifie très bien avec le milieu dans lequel il se trouve. Il a deux cents ans d'existence depuis sa dernière reconstruction, et les matériaux défectueux dont il est bâti ne résisteront peut-être plus longtemps à l'action dissolvante des eaux et des gelées.

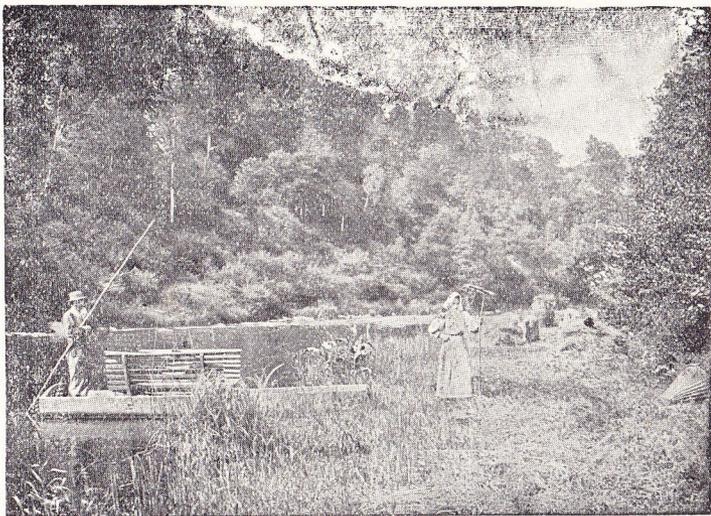
(1) En mai 1902, M. le baron Orban de Xivry a entretenu MM. les sénateurs des ponts de Chiny et de Lacuisine en ces termes :

« Le pont de Chiny est l'un des plus intéressants qu'il y ait en Belgique; il est appelé le pont des Comtes et offre un spécimen curieux d'une architecture très ancienne; malheureusement, il menace ruine. Sa reconstruction ou son remplacement soulève des questions délicates, car le site extrêmement sauvage et impressionnant qui l'entoure, serait absolument gâté par une construction métallique dans le goût moderne. En faisant appel à la bienveillance de l'honorable comte de Smet de Naeyer, pour faciliter aux habitants du pays l'usage de la voie de communication qui emprunte le pont de Chiny, je lui demande cependant de ne pas négliger, dans l'étude de cette question, le côté pittoresque et artistique qu'elle renferme. En ce qui concerne la route dont il s'agit, — route dont nous sollicitons la reprise par l'Etat, — il est depuis longtemps projeté de l'améliorer; un plan est élaboré : il m'est affirmé que les communes intéressées offrent à l'Etat une intervention globale de 40,000 francs environ. J'espère que ces propositions rencontreront l'agrément de l'honorable Ministre des Finances et que bientôt le travail de réfection de cette route sera entrepris.

» Sur la même rivière de la Semois, le pont de Lacuisine ne suffit plus à l'activité de la circulation; il devrait être élargi, amélioration qui ne grèverait pas beaucoup le budget. »

Il faut un nouveau pont et une route plus praticable. Les administrations intéressées ont été invitées, à différentes reprises, à se mettre d'accord sur la répartition de la dépense considérable que ce travail occasionnera. La commune de Chiny a fini par obtenir l'accord nécessaire en offrant une large participation proportionnée aux avantages qu'elle en retirera. Si bien que, grâce aux instances des autorités supérieures, la construction est décidée en principe. Le nouveau pont sera placé à quelque distance en amont du vieux, qui sera conservé.

Le chemin actuel, le seul qui desserve la minuscule ville, la relie à Florenville et à Suxy; mais il est presque inaccessible, à cause des fortes



Entre Chiny et Lacuisine.

rampes qui le profilent. Dès que la route sera faite, c'est par Chiny que les cycles et les automobiles viendront de l'Ardenne dans le pays gaumet, et l'antique cité verra les touristes affluer vers elle. Ils y trouveront d'ailleurs des promenades superbes, des sites ravissants et un bon gîte au besoin.

Au delà du demi-cercle que la Semois décrit dans le fond, commence la forêt de Chiny, magnifique débris de la vieille forêt des Ardennes. Un chemin forestier monte du vieux pont si pittoresque vers les hauteurs faisant face à l'antique bourg et chemine à mi-côte en suivant les sinuosités de la Semois jusqu'au gué inférieur (scierie), où des radeaux sont à la disposition du promeneur pour regagner la rive gauche (péage).

C'est une agréable promenade, mais elle devrait être aménagée convenablement. Tout Chiny y gagnerait.

On peut également par là se rendre aux *Epioux* par un chemin forestier. Se servir de la carte militaire au 40,000<sup>e</sup>.

Le voyageur qui suit le cours de la Semois, en aval du pont de Chiny, s'engage de plus en plus, avec la rivière, dans une gorge profonde, tortueuse et resserrée entre deux lignes rocheuses aux flancs boisés. La rivière, après avoir reflété dans son miroir limpide les murs calcinés du Moul'n-du-Port, se tort et double le cap de la « Noue ». Le moulin Glaudot se découvre. Il y a un service de bateaux pour la navigation Chiny-Lacuisine. Des rochers surplombent la Semois. Partout où, dans ces roches arides, une dépression, une fissure a retenu une poignée d'humus végétal, se dressent des arbres et des arbrisseaux ou s'éparpillent quelques touffes de genêts, criblés, au printemps, de fleurettes jaunes comme d'un nombreux essaim d'abeilles d'or. Plus on avance et plus le paysage devient sauvage.

Nous voici arrivés au lieu dit *la Scierie*. L'établissement, cause de ce nom, a disparu. Il y a un gué, un chalet et deux maisons, dont l'une, la plus rapprochée du gué, est celle du passeur *Mercatoris*.

#### *En radeau.*

Alcès Mercatoris est une illustration chincienne; c'est l'amiral de la Semois. Son nom seul le destinait d'ailleurs aux explorations géographiques. Il est aujourd'hui presque aussi célèbre que les comtes d'autrefois, et tous les guides du touriste de la Semois, même ceux qui ne mentionnent pas les fameux comtes, citent le nom de Mercatoris. Il est devenu populaire et tous ceux qui ont jamais eu recours aux services de cet extraordinaire navigateur ne l'oublieront plus. Il a eu l'honneur de promener les plus illustres personnages. Il s'est promu lui-même capitaine au long cours (en 1868) : quinze printemps et sa barque de passeur étaient sa fortune. Aujourd'hui il grisonne et commande à toute une flottille. Les jours d'affluence, son gendre et d'autres aides le secondent. Aussi les sociétés de touristes qui désirent avoir recours aux services des passeurs font bien de prévenir la veille, en spécifiant l'heure de leur arrivée. Ces derniers ont formé une société coopérative : « Les Passeurs réunis » (téléphone Florenville, n° 8).

Mercatoris est le Gascon des Ardennes, mais un Gascon, bien entendu, dont les gasconnades n'ont pas le brillant de la faconde méridionale, mais la simplicité calme et l'air convaincu des gens de chez nous, et, tout en vous promenant sur des radeaux commodes au milieu d'un merveilleux décor sur les ondes de la Semois tortueuse, il se fait cabotin sans le savoir.

Il est à la fois l'auteur et l'interprète de la pièce qu'il vous récite et où tout s'entremêle le plus pittoresquement du monde de récits de toutes sortes : narrations de sauvetages héroïques, récits de pieuses légendes, etc.

\* \* \*

Maintenant que j'ai recommandé les navigateurs, j'invite tous les admirateurs de la belle nature, les Millevoies désireux de silence, de mystère, de recueillement, de sites solitaires et sauvages de la nature primitive, à me suivre. Nous entrons dans sa maison. Mercatoris cumule : il est passeur d'eau, guide, tisserand et débitant. Dame, le navigateur utilise ses jours de chômage comme il peut. Il quitte sa navette et se présente à nous.

C'est un gars trapu, nerveux, aux yeux noirs éclatants, à la mine énergique et honnête. Le type du pur Ardennais. C'est lui qui, le premier, explora cette Semois que les légendes du pays avaient réputée terrible. Il y chemine comme dans une allée de sable fin. C'est le Christophe Colomb de l'endroit, quoi ! Nous nous confions à lui, et voguons la galère !

Voguer ? Je dis cela par euphémisme. Ni voiles, ni gouvernail, ni rames. Le passeur, entré dans l'eau qui lui vient aux genoux, se tient du côté d'arrière, et pousse le radeau et ceux qu'il contient, comme le ferait une bonne qui conduit une voiture d'enfants.

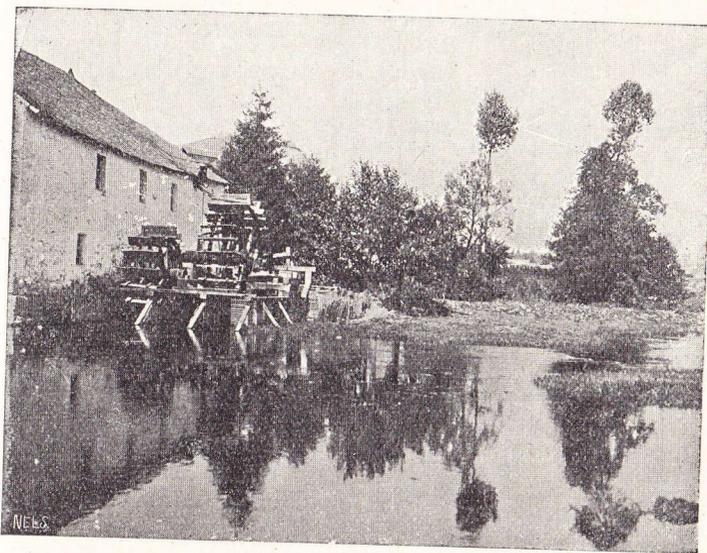
Commodément assis, nous considérons le paysage.

Capricieuse en ses détours, s'enroulant et se déroulant, traçant d'étroites presqu'îles : ainsi la Semois s'engage et s'aventure dans la sombre forêt de Chiny. Le voyage est saisissant : on se tait, pénétré d'intenses émotions, dans cette sombre nature. Cette fois on est bien hors du monde connu. Pas un bruit humain, pas une habitation qui le rappelle. Fiers et droits, les pins innombrables montent à l'assaut des flancs abrupts de la rive, ils couronnent les hauteurs environnantes et ne laissent entrevoir qu'une mince bande de ciel. C'est avec peine que le soleil nous envoie ses rayons qui dorment seulement la partie supérieure des flancs boisés. A de certains détours, une roche brune tombe à pic dans l'eau ; puis, ce sont des espèces de grottes qui s'entre-bâillent. Plus loin un renard, blotti entre deux arbres, allonge son fin museau et fixe ses yeux ronds sur les êtres humains qui osent troubler sa solitude ; les écureuils se balancent au-dessus de nous, tandis que les éperviers, en leur vol circulaire, planent un instant pour disparaître.

A l'horreur succède la clairière riante ; les herbes trempent dans l'eau du bord, des tas de roseaux s'avancent jusqu'au milieu de la rivière. De vertes prairies luisent, éclairées par les rayons du soleil à son déclin. C'est en ces lieux jolis que l'eau tourbillonne, cachant ses gouffres. Pour

n'y point choir, Mercatoris a sauté dans la barque. Il nous raconte les sauvetages qui lui ont valu la médaille de première classe. Ce brave a sauvé, un soir de novembre, un meunier, son cheval et sa charrette.

Je renonce à décrire davantage le paysage curieux et cède la plume au maître descripteur qui a nom Camille Lemonnier : « A droite, à gauche, en amont, en aval, les roches s'étagent, s'escarpent, dressent de prodigieux escaliers, le rocher du Négé, le rocher de la Goffe Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pirocot, les grands rochers du Hat, plus loin le Rehat et le Rocher fendu, énormes masses en surplomb, à



Lacuisine. — Le moulin.

pic, de guingois, dont les profils écornés et grimaçants évoquent l'horreur des animalités fabuleuses et qui se lustrent de merveilleuses chasubles d'or, de pourpre et de vermillon sous les mousses, les camomilles, les eupatoires, les digitales et les mille-pertuis moutonnant à l'infini comme une toison. A la fonte des neiges, des quartiers de schiste et de quartz, ceux-là rouilleux et sombres, ceux-ci veinés et polis comme des marbres, se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, où, parmi tout cet entassement, leur forme tourmentée leur donne des airs d'hippopotames et de cachalots échoués. Partout, l'illusion ici multiplie ses prestiges ; des îlots neigeux de reines-des-prés semblent voguer comme des corbeilles fleuries ;

l'eau, pailletée d'un fourmillement lumineux, creuse des cavernes éblouissantes où s'écaille d'argent, comme une épaule de naïade, le ventre scintillant des poissons; et, tout en haut, à la cime des rocs, les bois ondulent comme un grand sourcil irrité. Sur les rives, derrière les roseaux et les joncs, au pied des rouvres accrochés dans la pierre, des édens de floraisons et de verdure irradient des taches splendides, étoilées de corolles et panachées d'ombelles. Le soleil, bluté par les feuillées, n'y descend qu'en fines et minces poussières comme la criblure tombée d'un van; et cette lumière qui glisse, s'enroule et par places perce d'une flèche l'épaisseur des fourrés, semble faite exprès pour allumer, dans le crépuscule des hautes herbes, la robe fauve d'un renard, d'un chat sauvage ou d'une fouine, qui, à l'abri d'inaccessibles remparts, pullulent là librement et troublent seuls de leurs chasses et de leurs amours le bruisant silence des eaux et des bois. Quand, après une heure et plus de cette navigation rudimentaire dans les émerveillements d'une nature primitive, on débarque enfin à Lacuisine, le petit hameau poussé à la sortie des défilés du Rehat, il semble qu'un rideau vient de retomber sur un coin vierge de la genèse et que toute cette féerie qui, à certaines heures, dans les vapeurs rosées du matin et les houles violettes du soir, tient plus du songe que de la réalité, s'est évanouie en des lointains chimériques. »

Cette promenade nautique est surtout jolie en *juin* et vers la *fin de septembre*. Pour franchir les 8 kilomètres de rivière entre Chiny et Lacuisine, il faut 1 h. 45 environ.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, une société coopérative, « Les Passeurs réunis », s'occupe de l'exploitation de la descente en radeau. Elle compte quinze passeurs expérimentés, corrects, obligeants, sérieux. Les statuts sont déposés au ministère et tout est organisé avec la plus sévère discipline. Voici les prix : une, deux, trois personnes, 15 francs; pour plus de trois personnes, 4 francs par personne. Une barquette peut contenir six touristes, dont coût 24 francs. Les membres du Touring Club bénéficient d'une réduction de 10 p. c.

Le passage de la rivière au gué de la Scierie se pratique toujours sous la direction de M. Aloïs Mercatoris, qui perçoit une redevance de 20 centimes. C'est toujours plaisir de voir Mercatoris prendre l'aviron et déposer les excursionnistes sur la rive opposée. C'est resté un rude gaillard qui effectue encore journellement, en bonne saison, la promenade en barquette Chiny-Lacuisine. Le départ a lieu à toute heure et il y a toujours des conducteurs qui sont de planton.

Les collines boisées encadrant la vallée en aval de Chiny n'ont nullement souffert du déboisement pendant la guerre et la promenade en radeau n'a rien perdu de ses charmes et de son pittoresque. Mais la belle forêt

qui se trouve au nord de la localité n'a pas été respectée : hêtres, chênes, sapins, tout est tombé sous la hache des vandales.

Nous débarquons à *Lacuisine*, village proprement situé, avec *Martué*, qui est au delà du chemin de fer, dans une curieuse presqu'île de la Semois. Après le retrait de la mer de l'époque secondaire, les eaux d'un lac remplissaient la vallée entre les gorges du Rehat et celles de la Forge-Roussel. Aujourd'hui, Martué et Lacuisine occupent le fond de ce lac.

Il existe une lettre d'un comte et d'une comtesse de Chiny, par laquelle ils déclarent (1306) avoir « franchis » la neuve ville, dit Lacuisine, à la loi de Beaumont ».

### *Forge-Roussel.*

Pour se rendre de Lacuisine à la poétique et solitaire *Forge-Roussel* (2 kil.), on suit la route de Neufchâteau jusqu'au delà de la borne kilométrique 7, près du cabaret Lahaye-Cawet. On prend le chemin vicinal à gauche qui longe le pignon du café et franchit la voie ferrée sur un passage à niveau. Il descend rapidement à la Semois, puis s'engage dans un ravin où coule le ruisseau des Epioux.

« Les bâtiments des Forges-Roussel se montrent dans un vrai nid de verdure, où le sapin jette sa note sévère parmi la riche végétation qui l'avoisine. C'est une ancienne construction datant probablement de 1565, d'après le millésime de la façade, et qui aurait été élevée, paraît-il, à l'emplacement d'un antique manoir. Accolée à deux petites tourelles d'angles en encorbellement, cette habitation, qui ne rappelle l'industrie des forges que par son nom, est située dans un coin de charmant isolement prêtant à la rêverie. M. Charles Graux en est le propriétaire.

» La Semois, bordée parfois de berges rocheuses, exécute ici, comme presque partout, des contorsions au milieu de versants boisés. Ces courbes et ces changements de direction contribuent pour beaucoup à la beauté des sites qui se présentent ainsi en coups de théâtre inattendus. » (Edmond Rahir.)

L'*Illustration Européenne* du 5 mai 1895, dans un article sur la Semois, disait : « La nature présente, à la Forge-Roussel, un caractère de sauvagerie qu'on ne retrouve pas ailleurs. La solitude est presque effrayante et les sapins séculaires y cachent la lumière du jour. » Cette partie a été trop déboisée pendant la guerre.

Edmond Picard place la scène d'une de ses nouvelles à la Forge-Roussel.

D'abord nommé Epioux-Bas, le nom de Forge-Roussel qui lui fut donné vient d'un lieutenant bailli de Chassepierre qui y résidait.

L'ancienne maison seigneuriale antérieure aux forges existe encore, mais dans un état d'abandon lamentable. Les forges ont disparu. Elles avaient été fondées par Pierre de Moustier.

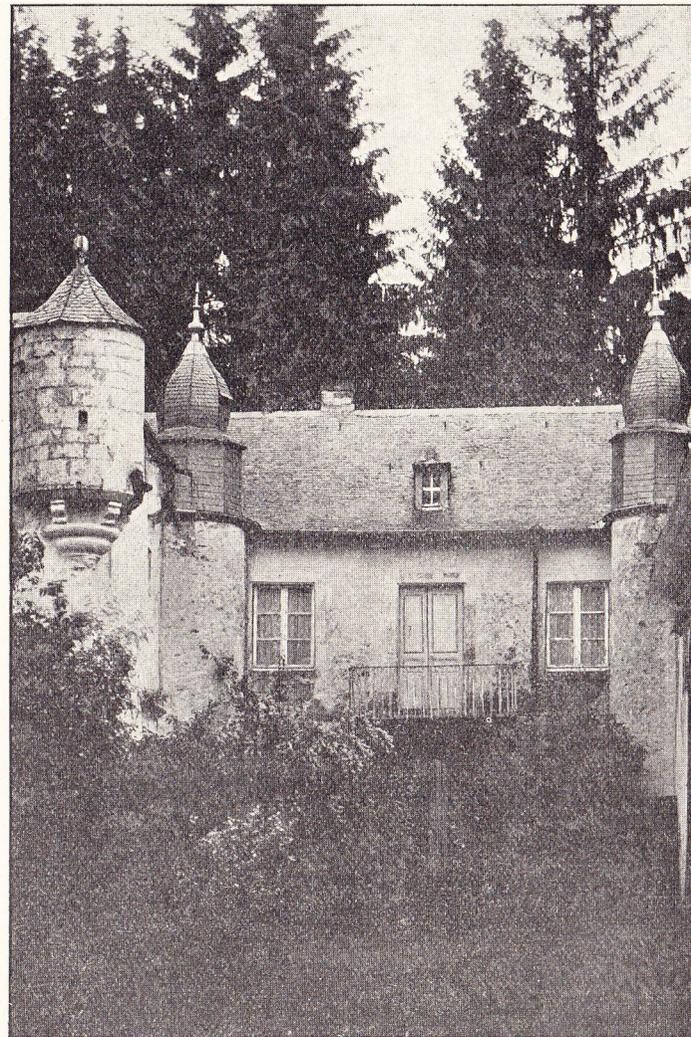
Cet ancien maître de forges a demandé l'autorisation, le 13 avril 1613, de construire deux forges au ruisseau d'« Apioue ». De là Epioux-Hauts et Epioux-Bas. En 1740, on employait vingt-huit personnes en ces deux forges, non compris les voituriers, etc. Tous les fers se débitaient à Liège, à part 30,000 livres qui allaient annuellement à la platinerie de Chassepierre. Sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et même après la Révolution, les forges furent momentanément très prospères.

Le dernier maître de ces forges se nommait Welter, dont les descendants occupent des positions en vue dans la partie méridionale du Luxembourg.

La vallée, resserrée vers les Epioux, est très sauvage et la forêt qui couvre ses flancs, ainsi que ceux de la vallée de la Semois, est bien le plus séduisant désert que pût rêver, aux temps de la foi des ascètes, l'imagination d'un ermite aimant à retrouver Dieu loin des hommes, près de la nature ingénue. A chaque pas qu'on y fait, l'arbre se dresse, abritant de ses majestueux rameaux les baliveaux qui se disputent, à ses pieds, l'air et le soleil qu'il semble vouloir se réserver. C'est une lutte pour la vie entre ces pousses et ces troncs, une rivalité de jeunes et de vieux comme dans le combat social, mais dont la résultante donne un merveilleux accord de tons dégradés, de bruissements susurrés, d'haleines fondues. L'astre peut gaspiller ses rayons sur toutes ces cimes frémissantes, aucun d'eux ne sera perdu, bien peu toucheront l'herbe ou la mousse pour y faire de ces taches rondes où les mouches s'assemblent pour folâtrer en bourdonnant. Et déjà les géants les auront arrêtés au passage, hêtres aux troncs blancs, chênes rouvres ou chênes verts, pins parasols, trembles et peupliers cliquetants, sapîns et bouleaux des zones glacées, frênes tordus, etc. Ici, le vert est étalé dans toute la gamme de ses nuances claires ou foncées; les parfums se mêlent et s'harmonisent pour dégager une griserie continue.

D'en haut tombent, au printemps, les relents des sèves débordantes et des bouquets d'or des genêts; d'en bas montent les suavités du serpolet et de la menthe. En même temps, dans le fouillis vert, des gazouillements donnent un unisson confus que dominant, de temps à autre, les castagnettes d'une pie ou d'un geai, le roucoulement d'un ramier, la crécelle d'une cigale ou le brame d'un chevreuil...

Il y a quelques années, j'ai rencontré, pendant une de mes excursions dans ces parages, un rigide mais aimable Anglais et sa fille. Ils passèrent l'été au chalet des Epioux.



La Forge-Roussel.

M. X... était enchanté du pays. « Forge-Roussel, disait-il, est d'un calme admirable dans le bain de lumière bleutée que lui font le soleil et le ciel. La douce brise qui passe dans les chemins et sentiers de la vallée parfumée comme un jardin, est chargée de senteurs balsamiques envoyées par la verdure variée. Je reviendrai souvent par ici avec ma fille qui doit fortifier ses poumons affaiblis par les brumes de l'Angleterre. On ne se lasse point du soleil et du beau pays lorsqu'on sait que chaque jour vécu ici vous rend un peu de vos vingt ans, vous donne vigueur et santé pour toujours. »

Et comme la jeune miss grimpaît les sentes des flancs abrupts de la vallée avec l'aisance d'un jeune chevrier, j'ai cru que je devais, par galanterie, la féliciter de son endurance. J'assemblai à la hâte tout ce que j'avais retenu des leçons de mon ancien professeur d'anglais, pour lui tourner mon compliment dans la langue de Shakespeare. L'accent était sans doute trop arlonais, car elle riait avec finesse et répliqua en un français dont l'accent était aussi défectueux que celui de mon anglais :

— Je voudrais toujours marcher dans ce beautiful pays, le footing amuse beaucoup moa...

\* \* \*

A 50 mètres environ, au sud des forges Roussel, se trouve l'ouverture d'une ardoisière dont l'exploitation avait été décidée par M. de Nonancourt, ancien propriétaire des dites forges. Lorsqu'il vendit ces forges, il se réserva formellement l'exploitation éventuelle de cette ardoisière, ce qui laisse supposer qu'il y aurait encore là des gisements importants. Maintenant que le chemin de fer passe à proximité, l'exploitation de cette ardoisière serait beaucoup plus profitable qu'autrefois.

En remontant le ruisseau qui desservait les forges Roussel, on arrive aux Epioux. Les Epioux ont un point d'arrêt sur le chemin de fer de Virton à Bertrix.

C'est une promenade assez intéressante à cause du site, du petit château, des étangs, des bois et des souvenirs qui se rattachent à ces endroits.

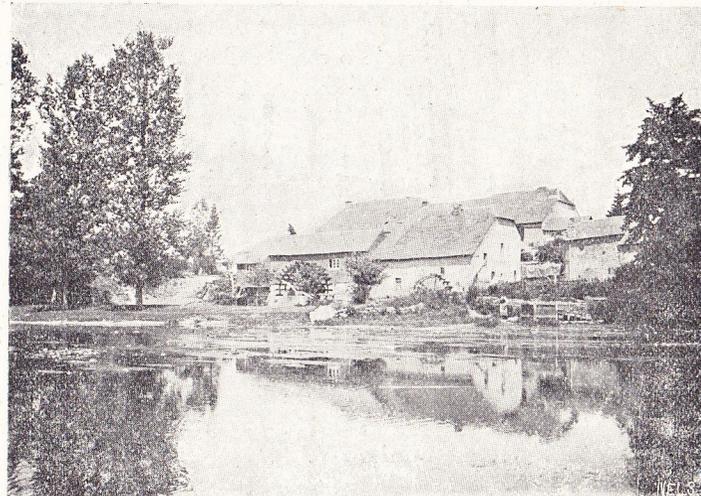
Les bâtiments en aval du châtelet sont d'anciennes forges abandonnées.

Pierre Bonaparte résida au château des Epioux. Ce Pierre était fils de Lucien et neveu du grand Napoléon. En janvier 1870, à Auteuil, il tua le journaliste Victor Noir. Ce qui avait tenté Pierre Bonaparte, nature indépendante, emportée, aventureuse, de venir habiter cette solitude, c'était la chasse au gros gibier qui, dans les forêts contiguës et profondes, pouvait avoir libre cours. Chevreuils, sangliers surtout, abondaient. Il y avait d'inextricables fourrés d'épines et de ronces, des successions de nappes d'eau, des marais, des ruisseaux roulant au fond de ravins escarpés, des rochers, des clairières et de tous côtés un bois épais poussant,

grandissant en toute liberté. Et, par-dessus tout, un silence presque inquiétant.

Bonaparte avait sollicité en vain du chef de la famille, alors Napoléon III, l'autorisation de se mésallier. Il avait deux enfants, dont l'un, le prince Roland, est devenu un grand savant. Devant le refus de l'Empereur, il s'expatria en Belgique, s'y maria et se fixa aux Epioux.

Le prince Pierre, cependant, y souffrit rapidement de l'isolement, et à la fin de 1886 il quittait nos Ardennes, allait s'établir à Auteuil, près de Paris, et passait le terme de bail de sa chasse qui restait encore à courir à un notable de Florenville.



Martué. — Le moulin.

Bonaparte, après son acquittement par la Haute-Cour de Tours, en mars 1870, à la suite du meurtre de Victor Noir, dut de nouveau quitter la France en présence de la surexcitation de l'opinion et revint habiter les Epioux, qu'il abandonna définitivement après la capitulation de Sedan pour se fixer à Londres. Mais revenons à la vallée des Epioux.

Depuis la construction du chemin de fer, en 1880, elle est moins solitaire qu'au temps où le prince Pierre l'habitait. Néanmoins c'est encore une véritable thébaïde.

Pour se rendre de la Forge-Roussel à Florenville (4 kil.), on rebrousse chemin jusqu'au passage à niveau du chemin de fer. De là, un sentier longe la voie ferrée et débouche dans le chemin vicinal près de l'ancien point d'arrêt de *Lacuisine*. Là-bas, dans les prés et les enclos,

se groupe l'agreste *Martué*, où existait autrefois un château des comtes de Chiny.

Le site est charmant; la Semois décrit un immense circuit, luttant contre les obstacles qui entravent son cours.

Portons un instant nos regards sur la végétation. Quantité de petites fleurs émaillent la verdure : c'est la pâquerette, qui n'attendait que le premier rayon du soleil pour étaler sa fraîche corolle blanche; la brillante renoncule, de couleur d'or; la cardamine, à la tige fluette, qui balance doucement sa fleur d'un violet pâle; enfin, les soucis dorés, qui se mirent dans le ruisseau. Les aulnes et les saules projettent leur ombre dans le cristal de la rivière; des arbres touffus s'étagent sur la rive opposée et, dans le lointain, les hauteurs boisées servent de fond au tableau.

Entre les bois dits « le Torgie » et « la Concille », *Florenville*, la bourgade au nom poétique, se déploie là-haut sur les raidillons grimpant vers le plateau, avec son église dont la flèche s'aperçoit à plusieurs lieues à la ronde, perchée au bord même de la crête, sur un terre-plein d'où s'étend un spacieux paysage de plaines et de bois sillonné par les méandres de la Semois.

**PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE**

---

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie  
Et deux lyres pour la chanter.  
Baron de Reiffenberg.

# **LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS**

PAR

**JOSEPH REMISCH**

avec une carte au 100,000<sup>e</sup> de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE  
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

# ERRATA

---

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
- Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
- Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
- Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
- Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
- Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
- Page 121, après la ligne 33<sup>e</sup>, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
- Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
- Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-